

XYZ. La revue de la nouvelle



Fontecreuze

André Jacques

Cartes postales

Number 72, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacques, A. (2002). Fontecreuze. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 19–23.

Fontecreuze

André Jacques

Fontecreuze, le jeudi 2 septembre, 00 h 27.

Les bruits du Café de la Place s'étaient tus. Le juke-box éteint, le patron avait empilé les chaises à l'intérieur et balayé la petite terrasse. Il avait repoussé le présentoir de cartes postales près de la porte vitrée bien close. On le voyait maintenant derrière son comptoir ranger les derniers verres et puis compter la recette. Les lumières s'éteignirent, sauf la veilleuse de l'horloge Kronenbourg 1672 au fond de la salle. Quelques minutes plus tard, une fenêtre de l'étage s'illumina avant qu'on tire les volets. Seuls quelques réverbères éclairaient encore la petite place du village. Dans deux ou trois heures, le boulanger de la rue voisine serait le premier à se remettre à l'œuvre.

Le silence. À peine un peu de vent agitait les feuilles des platanes. Au loin, les pétarades d'une mobylette. Partout, les façades des maisons aux volets clos. En Haute-Provence, ce qui se passe dehors après vingt-deux heures ne regarde personne. Les gens honnêtes dorment à cette heure-là. Oh ! Il y a bien quelques insomniaques qui reluquent entre les lattes des persiennes, mais personne ne l'admettra jamais. Et puis, s'il se passait quelque chose, mieux vaudrait ne rien savoir. « Savoir, ça n'amène que des ennuis ! » disaient les sages d'un ton sans réplique. Savoir, on laissait ça aux gens de la ville qui croyaient tout comprendre.

La nuit, donc, sur une place de village fermée sur trois côtés par les façades des maisons bourgeoises aux volets clos, aveugles.

L'homme, un peu ivre, s'était nonchalamment assis sur un banc du minuscule square central entouré de platanes. Une belle nuit tout étoilée et encore chaude. Il feuilleta son carnet, sortit son stylo et, d'une main maladroite, griffonna quelques mots :

01/09

Rien !

Le maire nie tout et ne dit rien. ???

Les voyous... bof!

Vérifier chez Arsène.

Les voyous... Il rangea son stylo et son carnet. Ce soir, ça avait failli mal tourner. Au début, ils ne s'étaient mêlés de rien. Ils buvaient, quatre ou cinq avec une fille qui riait, agglomérés autour d'un flipper. Un vrai, avec des billes d'acier et, au tableau, une cheerleader tout en cuisses et en rondeurs voyantes qui pointait les scores avec un sourire publicitaire.

L'entrevue avec le maire et son adjoint avait pourtant bien commencé. D'abord quelques questions sur son programme, ses réalisations et la situation générale dans le pays. Au début, M. le maire s'était montré plutôt loquace, se vantant de la pose de réverbères dans les courbes en épingle du village d'en bas, puis du nouveau système d'aqueduc bâti sur des vestiges romains et qui amenait maintenant au village d'en haut, au moyen d'une pompe, une eau claire et limpide. Fini le temps des citernes toujours à moitié vides et du rationnement. « Désormais, on jouit d'une eau pure, à l'image de ce qu'était ce pays autrefois et de ce qu'il redeviendra bientôt. » Une phrase pleine de sous-entendus.

Un peu avant minuit, un ouvrier agricole algérien était entré dans la salle et s'était assis à une table du fond. Les bruits du flipper avaient cessé. Au moment où l'homme, un travailleur saisonnier sans doute, commandait son café, l'un des jeunes, un grand type presque sans cou et avec des bras de débardeur, lui avait crié :

— Dégage, Mohammed ! C'est ma table.

Le vieil homme avait docilement changé de table.

— Celle-là, c'est la mienne, avait aussitôt ricané un gringalet blond aux cheveux filasse, à la peau grêlée et rongée par l'acné.

L'autre avait compris et quitté la salle avant même que le patron lui serve son café. Son départ avait été ponctué de quelques rires. « C'est ça, va chez l'Arsène ; les vieux bougnouls, il les sert, lui. »

C'est à partir de là que les choses s'étaient corsées avec M. le maire. Au début, il avait tenté en souriant d'expliquer que c'étaient des choses qui arrivaient de temps à autre, qu'il ne fallait pas s'en formaliser et en vouloir à ces jeunes, dont plusieurs étaient chômeurs. Justement à cause de ces...

Le ton avait monté au fur et à mesure que les arguments s'étaient faits plus cinglants et moins diplomatiques. Les bruits du flipper avaient repris, ponctués de rires hypocrites.

Mais quand, pour agacer M. le maire, il avait abordé le sujet de la vieille commanderie et des liens présumés de ses propriétaires avec le financement occulte et pour le moins douteux de certains partis politiques, le teint du maire, déjà fleuri, avait viré franchement à l'écarlate. L'engueulade allait s'envenimer, mais l'adjoint, jusque-là silencieux, avait eu la sagesse d'entraîner son supérieur. « Rentrons, Raoul. Je vous ramène. On a déjà assez bu et vous pourriez dire des conneries que vous regretteriez. Et puis, il y a la Germaine qui doit vous attendre. »

Le flipper s'était de nouveau tu et, une fois le maire et son adjoint sortis, le débardeur s'était approché, suivi des autres jeunes. Ils l'avaient d'abord un peu poussé, le traitant de « fouilleur de merde ». Lui les avait traités de « graine de fascistes ». Déjà on en venait aux bousculades. Les choses se seraient sans doute franchement gâtées sans l'intervention du patron :

— Allez, je ne veux pas de ça chez moi ! On ferme. Vous autres, les gars, au pieu ! Il y en a qui travaillent demain. Et toi, la Sandrine, rentre avant que ton père vienne te chercher comme l'autre soir.

Le ton était sec et autoritaire. Les jeunes avaient fini leurs verres en roulant des épaules et quitté le café en maugréant.

« Allez, zou ! » avait ajouté le patron. Puis il s'était tourné vers le client :

— Quant à vous, monsieur, je vous conseille de quitter la région le plus tôt possible. Vous commencez à en agacer plusieurs avec vos questions. Les gens d'ici n'aiment pas que des inconnus de la ville, surtout des journalistes, viennent mettre leur nez dans leurs affaires. Ils sont paisibles, mais...

Le patron n'avait pas terminé sa phrase et avait continué à essuyer son zinc avec un torchon grisâtre. Le client avait vidé d'un coup son dernier calva et il était sorti sans dire un mot.

Et maintenant, il était là, seul, assis sur un banc de la petite place de ce village endormi. L'effet du dernier verre ne s'était pas encore dissipé. Il se leva péniblement, tituba et décida de faire le tour de la place avant de rentrer à l'auberge. À un bout du rectangle, l'église à la façade sombre. Une église ancienne sans une lumière à l'intérieur, comme si même Dieu l'avait fuie. Au-dessus du portail roman, on devinait, à la lueur d'un réverbère, l'écu de pierre sculpté d'une croix, une croix simple dont chaque embranchement s'évasait un peu à l'extrémité. Croix de Malte ou de Jérusalem, nota-t-il.

Puis il passa devant la mairie et devant les maisons bourgeoises du côté est, de nobles maisons de pierre à trois étages. Celles des notables sans doute : le médecin, le notaire, s'il y en avait encore un dans ce trou perdu. Il atteignit l'autre extrémité de la place. Là, l'espace était dégagé. Autrefois, cela avait dû être l'esplanade d'un château fort ou les remparts. Dans des temps anciens, on avait comblé la place, mais restait ce belvédère qui surplombait le village d'en bas et la vallée.

La lune s'était déjà couchée. Malgré l'obscurité, on devinait le paysage chaotique sur des kilomètres. Quelques fermes ici et là, dont les cours étaient éclairées par de puissants projecteurs. La route, trente mètres plus bas, avec ses virages en épingle à cheveux illuminés par les nouveaux réverbères de M. le maire. Partout alentour, des pics rocheux sombres qui se détachaient à peine du ciel.

Sur tout ça, le silence entrecoupé par le chant des cigales, l'aboiement lointain d'un chien, le grondement d'un poids lourd sur la départementale, plus loin encore. L'odeur du thym et de la deuxième floraison de lavande. On se serait cru chez Pagnol. Mais plus haut, dressé à droite sur son pic, dans la quasi-obscurité, cette ombre noire, les ruines de l'ancienne commanderie, qui semblait dominer le village.

Il regarda de nouveau la vallée, se penchant un peu plus sur le parapet.

Le crissement du gravier et un bruit furtif derrière lui, comme le halètement d'une bête ou le froissement d'un vêtement. Il n'eut pas le temps de se retourner. Il sentit seulement la pression brusque d'une main qui le poussa entre les omoplates et son genou qui heurta le bord du parapet.

Un cri, très bref, puis un choc sourd et mat, plus bas. Trente mètres plus bas. La nuit presque opaque. Au loin les brebis bêlaient et, tout près, un chien jappa trois fois. Puis le silence redevint opaque.

Derrière les vitres closes du Café de la Place, sur le présentoir, on devinait les cartes postales illustrant les beautés du pays : la vieille commanderie de l'Ordre, l'église romane, quelques vestiges antiques, le village perché vu de la plaine et la si belle esplanade entourée de platanes.

« Fontcreuze : son histoire, son calme, son silence. »